

**Alain Finkielkraut**  
Académie française  
23, quai de Conti  
75270 Paris cedex 06 – CS 90618

Saint Jean de Daye, le 04 février 2020,

Cher Mr. Finkielkraut,

J'ai écouté ce samedi matin premier février, comme à mon habitude, votre émission Répliques sur France Culture. Vos invités étaient Régis Debray et Olivier Rey et vous avez parlé du tournant écologique.

Votre thèse était le manque de sensibilité des écologistes envers la nature. Ils n'ont rien de Chateaubriand, leur reprochiez-vous. Ils ne pensent la nature qu'en termes productivistes.

L'écologie politique est un échec intellectuel. Je suis un écologiste convaincu, pour ne pas dire fanatique, et le libéralisme moral de l'écologie politique est tout sauf conciliable avec le respect de la nature. Cependant, ceci facilitant cela, on reproche dans le même jet aux écologistes d'être des technophobes. On leur jette à la figure le « retour à la bougie ». D'une part, cet argument n'a d'autre but que de ridiculiser, et quiconque l'utilise s'exclut lui-même du noble champ de l'intellect. D'autre part, à la racine de cet argument, et de vos reproches envers l'écologie, il y a un malentendu : un malentendu justement sur la place que les écologistes (les vrais, ceux qui la font et pas ceux qui en parlent) donnent à la sensibilité.

La sensibilité est en effet au cœur de l'écologie. Mais comprenez bien, ce cœur est dynamique, c'est-à-dire qu'il est traversé de doutes, de passions, de raison, d'espoirs, de renoncements. Il est donc bien vivant, il bat, il donne des coups. La question de la sensibilité tourmente les écologistes, d'autant plus que les charlatans, les vautours et les profiteurs ne sont pas loin, qui utilisent effrontément l'écologie dépouillée de sa sensibilité pour faire de l'argent facile. Tout en vendant l'image d'une écologie de sensibilité. C'est la stratégie des producteurs et des distributeurs industriels de fruits et légumes bio, notamment.

Il se fait que notre Président ne voit pas bien non plus la place que l'écologie véritable donne à la sensibilité. Il nous accuse d'être des « décroissants » technophobes et pessimistes. Le malentendu est là, aussi ai-je écrit une lettre au Président pour lever ce malentendu, pour expliquer le quoi et le pourquoi de cette sensibilité, et je vous transmets également cette lettre. Puisse-t-elle contribuer à faire avancer le débat, à faire émerger de nouveaux concepts, parce qu'à mon sens le débat n'a pas bougé d'un pouce depuis les années 1960 entre les progressistes et les naturophiles, les premiers accusant les seconds de rater le train du progrès, les seconds accusant les premiers de ne pas avoir de cœur. Pour un pays d'intellectuels comme la France, je trouve ça navrant.

Sur un tout autre sujet, quoi que, puis-je vous proposer une idée pour votre émission Répliques ? L'idée que la vie intellectuelle en France est fanée, parce qu'elle n'a plus de racines. Il me semble qu'elle n'est plus qu'une fleur fanée, parce qu'elle n'est plus irriguée par tous les petits penseurs, intellectuels et écrivains de tous les départements de France. Sa tige pour ainsi dire continue d'exister : ce sont toutes les structures parisiennes (associations, médias, universités, éditeurs) lieux d'expression de l'intellect. Mais en « province », il n'y a plus rien. Je me considère comme un de ces petits penseurs, j'ai écrit dix-sept livres. Je vis en Basse-Normandie, dans la Manche, et pour rencontrer des pairs, eh bien, c'est impossible. Nous sommes si peu nombreux à aimer réfléchir et écrire nos réflexions. Du Mont Saint-Michel jusqu'à Caen, il n'existe aucun club d'intellectuels. C'est rien ou tout ; c'est rien ou Paris. Les petits penseurs comme moi

n'ont en fait même pas ce choix, car les « grands » éditeurs les refusent. Ils ne prennent même pas la peine de répondre à l'envoi de leur manuscrit.

Il en résulte que la vie intellectuelle en France est exclusivement parisienne. La production intellectuelle nationale est en fait, concrètement, une production communale. La production intellectuelle française serait peau de chagrin si par le passé les penseurs provinciaux avaient été évincés par les éditeurs : Tocqueville, Barbey d'Aureyville, Balzac, Prévert, Alain, Maupassant ... Il manque aujourd'hui à la vie intellectuelle française sa masse de petits penseurs et, je dois bien le dire, son contact avec la nature et le monde la production. Le monde rude. La profondeur et la force des mots couchés sur le papier par les écrivains que j'ai nommés, venait de leur contact avec la nature et le labeur des gens qui produisent. Sans cette connaissance du terreau, local, point d'élévation vers le ciel, universel. Que vaut la finesse d'une pensée si elle ne provient pas d'un terreau ? Le terreau noir, informe, où tout est mélangé, où aucun joyaux caché ne pré-existe. Plus de racines, plus de terreau : la finesse de la vie intellectuelle française actuelle ne vaut rien, car elle est séparée du trivial, du prosaïque, du banal, du lourd. C'est une erreur, car le monde est un et indivisible. De même que l'écologie nous enseigne que nous sommes redevables de notre existence aux déjections des vers de terre, la vie intellectuelle française doit-elle renouer avec ses origines, avec le terreau mental informe du contact avec la nature et avec les émotions humaines les plus directes et les plus simples.

Donc ma proposition de sujet pour votre émission est : quelles sont les causes de la mort de la vie intellectuelle en province et est-il possible de l'y ressusciter ?

Cordialement et respectueusement,

Benoît R. Sorel